

LA VIE CHERE



La Renaissance espagnole

(Suite de la première page)

sement de la vie." Le dessinateur se mue en coloriste. Ou le premier n'avait aperçu que la forme nue, les accidents imperceptibles, le second va s'appliquer désormais à découvrir les taches et les masses qu'enveloppent les plis ondoyants de l'atmosphère. Cette révélation transforme entièrement sa manière. Il ne manie plus que les tons gris dorés, argentés, une coloration limpide et brillante. "Devant une oeuvre de Vélasquez, écrivait Henri Regnault, j'ai l'impression de la réalité vue par une fenêtre grande ouverte." Tout triomphant de cette vérité acquise, Vélasquez veut, en des oeuvres définitives, établir sa conquête et, pendant dix ans, il ne fera que des toiles en plein air, depuis ce merveilleux Balthazar, Charles, lancé au galop dans le vent, jusqu'à ce suprême chef-d'oeuvre: "la Reddition de Bréda".

En 1634, Vélasquez accorde la main de sa fille à Juan Bantista del Mazo, son élève qui l'aidait dans son énorme tâche.

Philippe IV croit s'honorer en nommant Vélasquez inspecteur des bâtiments, le forçant à déposer ses pinceaux pour parcourir les demeures royales et surveiller les ouvriers qui y sont employés. Cette nouvelle charge lui procure l'occasion de revoir l'Italie pour réunir les moulages et les tableaux destinés à l'ornementation de l'Académie des Beaux-Arts et à la décoration des palais royaux. Il débarque à Gènes, court à Venise se retremper à la chaleur de sa merveilleuse école, rejoint à Naples son ami Ribera et finit par s'établir à Rome où il séjourne plus d'un an. C'est durant ce séjour qu'il fit ce formidable portrait d'Innocent X. Mais le roi s'impacienta et le rappelle de nouveau à Madrid. Cependant, entre les inspections des palais et l'élaboration des fêtes de la cour, Vélasquez trouve encore le moyen de broser des portraits de rois et de reines, de surveiller la décoration de l'Alcazar de Madrid; il se réserve même la décoration du salon des glaces. Toutes ces compositions ont été détruites par l'incendie de 1734. Il ne nous reste de Vélasquez que trois tableaux mythologiques. La perte de ces tableaux est compensée par les oeuvres qu'il devait créer avant de mourir: "Esopé", "Ménippe", "les Filles", "les Ménines".

Il semble que Vélasquez sente sa fin prochaine et qu'il veuille, avant de disparaître, condenser en d'impérissables chefs-d'oeuvre les vérités qu'il a recueillies au cours de sa laborieuse carrière. Lui, si épris, à ses débuts, de la ligne pure; à son retour d'Italie, il n'admet pas ces délimitations de la forme. La ligne, la couleur et le volume deviennent pour lui un tout dont chaque portion est liée par d'imperceptibles tissus de lumière, et c'est ainsi que, dans ses dernières oeuvres, il nous donne l'immédiate notion des formes: leur couleur, leurs limites en surface et en profondeur. T. Gauthier s'écriait en face des "Ménines": "Où donc est le tableau?" Il n'en est pas; car on ne sait où finit la fiction et où commence la réalité.

Avec cette dernière merveille, Vélasquez dépose le pinceau. Le traité des Pyrénées est signé. Philippe se porte au devant du jeune Louis XIV à qui, pour gage de paix, il offre la main de l'infante Marie-Thérèse. Vélasquez est chargé de pourvoir au logement du roi et à la déco-

ration de la salle des "conférences", ce fameux pavillon que les deux cours avaient décidé de construire, dans l'île des Faisans, pour y sceller la nouvelle alliance.

Au lendemain de ces fêtes somptueuses, "harassé de voyager la nuit et de travailler le jour", il est atteint d'un accès de fièvre et rentre précipitamment à Madrid. Un mois après son retour, il expire dans d'affreuses douleurs, ayant à ses côtés cette Juana Pacheco, sa femme, rôle muet de celles qui savent partager et "qui avait joué, dans l'ombre, ce grand choyer la vie d'un homme de génie." C'était le 6 août 1660; quelques jours plus tard, la noble femme descendait elle-même au tombeau.

Vélasquez est le peintre que l'on étudie le plus, parce que de tous les peintres il est celui qui a le mieux exprimé la vie sensible des formes, telle qu'elle se révèle dans la fluidité de l'air enveloppant de la lumière vivifiante.

Dans ses tableaux, du premier plan aux horizons les plus reculés, les êtres et les choses sont à leur place véritable, si bien que l'air qui circule en tous sens semble celui-là même que nous respirons, que la lumière qui décroît et finit dans l'argent des lointains semble celle-là même qui nous enveloppe et nous réchauffe. Il n'y a aucun détail et n'en traite aucun pour lui-même; les uns après les autres ils entrent dans l'ensemble comme les sons des instruments d'un orchestre qui se groupent, s'unissent, font saillie ou se creusent en sourdes rumeurs pour combiner l'accord velouté ou sonore.

Lorsqu'on se trouve, pour la première fois devant l'une des toiles de ce peintre, l'on demeure surpris; ce n'est au premier abord qu'un chaos de taches claironnantes, des touches éclatantes, de tons juxtaposés et superposés. Cependant lorsqu'on s'éloigne de quelques pas, les taches chaotiques se modèlent, se confondent, s'enlèvent d'un vol aérien, si bien que les ombres les lumières, les étoffes flottantes, les éclaboussures d'argent des cuirasses, les ondulations des chevelures, la pâleur des figures, le rouge des lèvres, la vivacité des regards surgissent et forment la plus savoureuse des harmonies. Ce qui étonne dans son oeuvre, c'est que jamais on n'entend les battements de son coeur; on ne peut savoir si, au moment où il tient le pinceau, il éprouve de l'amour ou de la haine. Indifférent comme inaccessible à toute émotion, il peint sans que jamais sa main ne frémit de colère ou de tendresse. Et cependant Vélasquez a souffert et aimé... Il a souffert de la jalousie de ses confrères, de sa solitude; il a pleuré sur un berceau vide, celui de sa petite fille, Ignacia; il s'est épuisé à des tâches indignes de lui; il a également goûté des joies rares: l'amitié de Rubens, l'estime de Lorrain et de Poussin, la fidélité de son épouse; il a visité l'Italie, ce rêve de tous les artistes... Et pas plus ses joies que ses souffrances ne nous sont révélées dans son oeuvre. C'est que de toutes ces expériences qui sont la trame de nos jours il s'est fait une conception synthétique qui lui a permis de créer de la vie, non pas l'une de ces fleurs éphémères qui ne naissent que sous tel climat et dans telle saison, mais cette fleur qui s'épanouit sous toutes les latitudes et dans tous les siècles: la vérité.

Le propre de son génie est d'exprimer par des réalités momentanées les réalités éternelles.

Vélasquez a donc été le peintre, le miroir pensant de la vérité, non pas de cette vérité incomplète et changeante que chacun de nous porte en soi, mais de cette vérité éternelle que Phidias enchaînait en ses marbres glorieux du Parthénon et que Beethoven laisse chanter en ses immortelles symphonies.

J. B. D.

Souvenirs de fous

Du temps que j'étais médecin aliéniste — comment Blanche, à peine as-tu commencé de lire que déjà tu l'étonnes, mais il n'y a pas de sot métier — du temps donc que j'étais médecin aliéniste vous imaginez si parmi tant de sottes gens j'en ai vu de bonnes et entendu de meilleures encore.

N'allez pas conclure, cependant, lecteurs, en parcourant ces quelques souvenirs, que le fait d'avoir vécu avec des

fois m'a rendu complètement idiot; soyez charitables. Je vous prévins ainsi parce que, après avoir composé mon article, le type voulait absolument en changer le titre et écrire tout bonnement: "Souvenirs de fou", ce qui m'eût mis en mauvaise posture vis-à-vis des intelligentes lectrices de l'"Etudiant".

Il y avait dans cet asile de Beau-Havre des fêtes bien amusantes.

Il y en avait une, à qui la littérature avait tapé sur le cerveau. C'était un ancien pickpocket qui opérait surtout dans les expositions agricoles et qui, après avoir pris là tant de portefeuilles, s'imaginait détenir le portefeuille de l'agriculture à Ottawa et enregistrer les nouveautés littéraires, conformément à l'Acte du Parlement, comme on enregistre un cochon de race. Aussi se promenait-il toujours avec une feuille de papier pliée en quatre et qu'il venait d'enregistrer: c'était, disait-il, la dernière chanson de Leriche.

Il ne faudrait vraiment pas que j'oublie de mentionner dans le bon Médor. Le pauvre garçon, tout comme Pampeton de première année, avait la manie religieuse. Il passait la semaine à réciter des patenôtres, et le samedi se confessait, on ne sait jamais à qui. Après le souper, il allait trouver la Supérieure et lui faisait part de son embarras.

—Ma soeur, j'ai le regret de vous annoncer que, n'étant confessé, je ne peux pas faire ma pénitence.

—Pourquoi, Médor?

—Eh bien, tu le sais ton Pater, "Notre Père..."

—Oui, mais j'en ai trois à dire et j'en sais rien qu'un !...

FURET.

On surfeit les amitiés d'enfance; toute affection naît d'une rencontre, et les plus anciens hasards ne sont pas nécessairement les meilleurs; le hasard qui a rapproché deux enfants ne vaut pas la sympathie qui a uni deux hommes; la communauté des souvenirs ne vaut pas celle des sentiments.

L'affligé qu'on vient voir se fait plus gai, le visiteur se fait plus triste; chacun d'eux franchit par conséquence la moitié de la distance qui les séparait tout à l'heure.

Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel; il n'est ni pesant, ni frivole; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes; on y raisonne sans argumenter; on y plaisante sans jeux de mots; on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale austère. On y parle de tout, pour que chacun ait quelque chose à dire; on n'approfondit pas les questions, de peur d'ennuyer; on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité; la précision mène à l'élégance; chacun dit son avis et l'appuie en peu de mots; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui, nul ne défend opiniâtement le sien. On dispute pour s'éclairer; on s'arrête avec la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents; et le sage même peut rapporter de ces instructions des sujets dignes d'être médités en silence.—J.-J. LEUSSEAU.

Ce n'est pas la réalisation d'un grand bonheur ardemment désiré qui cause la joie la plus vive, c'est la certitude qu'un malheur vivement redouté est écarté de la vie.

Les hommes étudient toujours les femmes et ne les connaissent jamais assez. Les femmes n'étudient jamais les hommes, et les connaissent toujours trop.

Il est temps de donner sa démission de femme, quand les hommages cessent d'être des insinuations pour devenir des politesses.

Le bonheur est une branche sur laquelle on peut se poser, mais sur laquelle on ne peut pas faire son nid.

La plupart des hommes gagnent à être un peu connus et perdent à être absolument pénétrés.

L'adversité est le crible des affections; elle retient les grands coeurs et laisse tomber les autres.

Réflexion: acte qui permet de combler les bêtises à tête reposée.

Voile: hypocrisie en tulle à pois.



Robes de chambre
6.00 et plus

Gilets de maison
9.00 et 10.00

Pardessus
18.00 à 30.00

Complets
20.00 à 30.00

Foulards
1.25 et plus

Gants Perrin
1.00 à 3.00

Cravates
50c à 3.00

Ouvert tous les soirs jusqu'à 11 heures



Mongeau & Kelly

233 rue AMHERST, près Ste-Catherine